Document generated on 04/19/2024 3:40 p.m.

Vie des Arts

Vie des arts

Lettre de New York
Janet Cardiff à l'école

Paquerette Villeneuve

Volume 46, Number 186, Spring 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/52901ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Villeneuve, P. (2002). Lettre de New York : janet Cardiff à l'école. *Vie des Arts*, *46*(186), 30–30.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Janet Cardiff à l'école

PAR SUITE DES CHANGEMENTS INTERVENUS DANS LE SYSTÈME ÉDUCATIF NEW-YORKAIS, P.S. 1, PRIMARY SCHOOL NO.1, LA GRANDE ÉCOLE PUBLIQUE TRADITIONNELLE SITUÉE EN FACE DU BUREAU DE POSTE DE LONG ISLAND CITY, A CESSÉ SES ACTIVITÉS EN TANT QUE TELLES AU MILIEU DES ANNÉES 1980.

Forty -Part Motet: A Reworking of Spem in Alium by Thomas Tallis, 1575, 2001

Long Island City, autrefois reliée à Manhattan par un pont de chemin de fer, hésitait à cette époque entre deux vocations. Convertir ses immeubles industriels en bureaux pour des entreprises de haute technologie ou accueillir des artistes. Dilemme comparable à celui du Plateau Mont-Royal, du côté des usines Angus, à Montréal. D'anciens entrepôts et des bâtiments non prévus pour l'habitation avaient attiré de nombreux artistes plus soucieux d'espace que de confort. Quant à P.S.1, elle se transformait graduellement en lieu d'animation pour toutes formes d'arts visuels, à la façon un peu anarchique d'une école des Beaux-Arts.

On y montrait toutes sortes d'œuvres, comme dans un édifice du genre du Belgo, mais sans cloisons. L'ambiance un peu brouillonne, décontractée, servait de terreau à tous les styles. Les salles de classe reprenaient du service et les autres espaces étaient réaménagés en fonction des besoins sans toucher aux structures de l'immeuble, artistes et visiteurs continuant à entrer par les mêmes portes et à suivre les mêmes couloirs autrefois prévus pour les enfants.

P.S.1 CONTEMPORARY ART CENTER
22-25 JACKSON AVE AT 46TH AVE
LONG ISLAND CITY, NEW YORK

À certains moments, des rentrées d'argent qu'on pouvait supposer assumées par la municipalité permettaient d'organiser des expositions. Il est même arrivé un jour de commander une œuvre à James Turrell. Elle est toujours visible dans une partie du dernier étage dont le toit a été découpé pour laisser filtrer la lumière naturelle, matière première avec laquelle l'artiste travaille.

De plus, lorsque les New-yorkais venaient à Long Island City pour visiter les ateliers d'artistes ouverts au public, P.S.1 s'ajoutait parfois à leur périple. Banc d'essai aux résultats pas toujours concluants, P.S.1 restait toutefois fidèle à une certaine innocence idéaliste. Tout s'y faisait à la bonne franquette, dans une ambiance plus amateur que *pro*.

Le train ayant cédé sa place aux ponts et tunnels, la cour du chemin de fer de L.I.C. avec ses rails, ses énormes roues et ses structures indestructibles ressembla longtemps à un musée industriel en plein air mais – à deux arrêts de métro de la Cinquième avenue – ses terrains libres n'échappent plus aujourd'hui aux tentacules de la Métropole, c'est-à-dire aux griffes des promoters immobiliers. Réaménagements et constructions neuves animent de leurs panneaux cet ancien havre où l'on se garait à volonté. La restructuration avec son nouveau visage nanti prend forme, l'architecture un peu dépareillée du quartier ouvrier cédant sous la pression des nouveaux lotissements. Signe des temps: le MOMA en cours de réfection a temporairement installé une partie de sa collection en attendant la fin des travaux, entraînant dans son orbite un P.S.1 en voie d'institutionnalisation.

L'immeuble a été reconçu, si l'on peut dire. Une certaine propreté correcte y a remplacé la fantaisie distraite des « communes » artistiques. L'ancienne entrée a été détournée vers l'arrière. Un grand espace bétonné sert à y attirer à l'occasion les familles pour des « pique-niques » culturels. Les cloisons d'origine ont disparu pour permettre l'établissement d'espaces administratifs. L'atmosphère a changé, encore y laisse-t-on flotter un brin d'anarchie. Il était perceptible lorsque j'ai visité l'exposition de Janet Cardiff.

Elle abritait *Dark Pool*, œuvre réalisée par Cardiff avec son collaborateur Georges Bures Miller en 1995. Dans le long article qu'il lui consacre, le critique du New York Times décrivait ainsi l'œuvre de « la séduisante et sympatique artiste » qui a attiré les foules au pavillon du Canada lors de la dernière Biennale de Venise où elle a obtenu l'un des prix: « L'installation la plus élaborée est la reconstitution de *Dark Pool*, dans une pièce qui ressemble à un laboratoire désert ou un vieux parloir plein d'équipement et d'objets étranges. Vous entendez de bizarres conversations quand vous vous asseyez sur une chaise placée de façon stratégique devant deux gros vieux haut-parleurs. » Une mise en scène élaborée par l'architecte d'un spectacle où le visiteur oscille entre sensation et émotion. Le genre fait penser aux installations de Pipilotti Rist. Sauf que la nervosité vif argent de Rist fait place ici à une atmosphère plus close, plus chargée de nostalgie affective, celle d'un passé qui s'échappe définitivement. Les enregistrements sonores accroissent l'étrangeté, forçant les réserves du spectateur.

En sortant, on débouche sur P.S.1 *Walk*, forme d'œuvre chère à l'artiste. Il s'agit d'une promenade pour laquelle le visiteur est prié de coiffer les écouteurs qu'on lui remet et d'obéir aux indications d'un itinéraire conduisant à une exploration des lieux comprenant une descente vers la cave... je me suis arrêtée là.

Avec l'attraction-clé de l'exposition, *Forty -Part Motet: A Reworking of Spem in Alium by Thomas Tallis, 1575*, la promenade, cette fois, est très « haut de gamme » et appelle l'écoute de chacune des 40 voix qui, diffusées séparément, enveloppent tour à tour le visiteur. On avance de l'une à l'autre, porté par le mouvement de la musique, ou bien l'on s'arrête à son gré. Il faut observer le visage des gens recueillis. La concentration est impressionnante: le silence serait-il devenu si rare?

Ainsi, l'exposition offre, d'un côté, une expérience sonore à l'état pur reposant sur son mode de perception subtil où Cardiff, loin de toute préoccupation commerciale, glorifie en l'isolant l'apport de chacun; et d'un autre côté, une brillante démonstration où il est toutefois difficile de départager la prouesse et l'œuvre d'art.

Qui peut acheter de telles œuvres? Qui peut soutenir ce nouvel art narratif de l'installation avec ses contraintes de déploiement? À ces questions, le galeriste torontois Fabrice Marcolini risque une réponse: « Outre certains musées il y a les collectionneurs orientés vers les nouvelles tendances et attentifs aux conseils de spécialistes de cette forme d'art. Il faudrait ajouter les mécènes, qui consacrent une partie de leur patrimoine à l'achat d'œuvres et à faire construire un lieu pour les accueillir en attendant de les léguer à l'État. Janet Cardiff, pour sa part, a édité un DVD tiré en 30 exemplaires de l'œuvre primée à Venise. Elle est ainsi plus accessible; les DVD se vendent fort bien. »

Ces supports étant tout de même vulnérables, ne restera-t-il un jour comme témoins de l'époque que des carnets de croquis?

Paquerette Villeneuve

L'exposition des œuvres de Janet Cardiff sera présentée au Musée d'art contemporain de Montréal du 24 mai au 8 septembre 2002. Quelques créations s'ajouteront à celles exposées à P.S.1, notamment une œuvre commandée par le musée portant sur le thème d'une visite de Montréal.